

LES SORCIÈRES DU GHANA



Dans le nord du pays, où les croyances en la sorcellerie restent fortement ancrées, des camps abritent des femmes bannies par leurs familles.

TEXTE ET PHOTOS JULIA KÜNTZLE & PAUL BLONDÉ

Le camp de Gambaga ressemble à un village africain comme les autres. Un puits entouré de bidons, des cases en terre cuite, des poulets en liberté, beaucoup d'enfants, et des femmes vêtues de tissus multicolores qui transportent sur leur tête des fagots de bois. Mais ici ne vivent que celles qui n'ont nulle part ailleurs où aller. «Un jour, la femme de mon fils a rêvé que je la poursuivais avec un couteau et m'a accusée de sorcellerie, raconte Awabu, le regard perdu. Mon fils a alors aidé sa femme à me battre et les villageois m'ont menacé de me tuer. J'ai dit que je partais chercher du bois et je ne suis jamais revenue.» Awabu, enceinte, a ensuite passé huit jours livrée à elle-même et a accouché dans la brousse. Elle a par chance croisé un homme qui l'a aidée en lui parlant de Gambaga, ce village du nord-est du Ghana où un camp sert de refuge à celles qui deviennent du jour au lendemain des «sorciers» aux yeux des autres.

Les histoires des quatre-vingt-cinq femmes du camp, venues de tout le nord du Ghana, se ressemblent. Une accusation subite de sorcellerie, souvent par un proche, après un rêve qui les

désigne comme responsable d'une maladie ou d'un décès, suffit. Pointées du doigt, insultées, voire battues et torturées, elles ont été chassées de leur village.

Autrefois, les accusées étaient brûlées ou lapidées. Mais au début du XXe siècle, le Gambarana, chef du village de Gambaga, s'est attribué la mission de créer un camp pour leur offrir un refuge. Selon les croyances régionales, le pouvoir du Gambarana, héréditaire, rend inoffensives les sorcières qu'il prend sous son aile et sait, grâce à des sacrifices de volailles, identifier les femmes accusées à tort et exorciser les autres. «Mon rôle est de leur offrir de la nourriture et un endroit où vivre», explique l'actuel chef, vieil homme barbu respecté de tous, qui reçoit assis sur une peau de chèvre dans une modeste case.

En réalité, c'est en travaillant sur ses terres que les femmes se nourrissent. Elles ne gardent qu'une partie de leurs récoltes, pour leur consommation personnelle. Et leur soumission à son pouvoir, que personne ne saurait remettre en question, est totale. Difficile d'ailleurs de savoir à